

Avant-Propos

L'idée d'*Un moulin entre deux rives* s'est imposée à moi en visitant le moulin du Got, en Haute-Vienne, puis, plus tard, celui de la Rouzique, en Dordogne.

Situé à la confluence de la Vienne et du Tard, dans la commune de Saint-Léonard-de-Noblat, à 20 kilomètres à l'est de Limoges, le moulin à eau du Got a été la propriété de la famille Tandeau de Marsac de 1713 à 1926. Son activité s'arrête en 1954. Depuis cette date, l'Association du moulin du Got, dirigée par Monsieur Procop, préside aux destinées du moulin qui, outre la fabrication du papier, organise tout au long de l'année des ateliers ouverts aux adultes et aux scolaires.

L'historienne Martine Tandeau de Marsac, dont les ancêtres apparaissent dans ce roman, a eu la gentillesse de m'accompagner de ses conseils avisés pour certains détails techniques et historiques de cet ouvrage.

Elle a été la première lectrice de ce livre, qui s'applique, à travers sa trame romanesque, à faire revivre l'Histoire et l'économie d'une partie du Limousin et de la Dordogne.

Prologue

La porte du cimetière grince. Un couple et son fils s'approchent d'une tombe, s'y arrêtent, tête basse, mains croisées sur une prière. Ils ne prêtent pas attention à la forme qui s'est réfugiée derrière une stèle voisine.

– Elle a eu une belle fin...

La voix féminine chuchote, de peur de réveiller l'âme qui dort sous la pierre.

– C'est vrai, mais elle n'a jamais revu Victor avant de s'éteindre. Ses derniers mots ont été pour lui.

À quelques mètres de là, un individu enveloppé dans une ample cape, le visage mangé par un chapeau, tressaille.

À la voix rauque de l'homme, la glotte serrée sur son chagrin, répond un timbre plus jeune.

– Victor ! C'est le même prénom que moi !

– Oui... Et il a changé nos vies – celle de ta mère, la mienne, et celles de tant d'autres.

À l'écart, l'individu attend que les pas s'éloignent pour s'approcher de la tombe. Il se penche sur le granit, l'embrasse et aussitôt le vent des souvenirs se met à souffler, poussières d'images et de sons sur la grève du temps.

C'était... hier !

1890

Dix années plus tôt

Après des semaines étouffantes, l'été s'était éteint sous les pluies de septembre. Depuis quinze jours, le ciel de grisaille se déversait sur la terre. Les sols étaient devenus de véritables bourbiers et le moindre chemin s'était transformé en ru. En amont d'Eymoutiers, la Vienne, renforcée par les eaux furieuses de la Sablade, grondait en dévalant la montagne limousine. Elles se calmaient pourtant avant le pont marquant l'entrée de la bourgade.

Victor Couturier se tenait appuyé contre la margelle. Vingt-cinq ans environ, de taille moyenne, solidement bâti, il dégageait une force animale. Son visage ne contredisait pas cette impression, bien au contraire. Le saillant des mâchoires soulignait des yeux bleu foncé qui disparaissaient parfois sous une mèche rebelle. Derrière l'oreille droite, une marque violacée s'enfonçait sous le cuir chevelu. Le jeune homme portait un habit noir à grands pans, et un pantalon de velours marron tombait sur ses chaussures de marche.

Victor, le regard perdu dans les torsades du courant, se demandait une nouvelle fois s'il ne s'était pas lancé dans une aventure qui le dépassait, quand un tombereau lourdement chargé l'obligea à s'écarter. Au même moment, le clocher de l'église sonna seize heures, et il décida de rejoindre l'auberge

où il avait pris pension depuis la veille, prétextant s'être tordu la cheville pour justifier sa halte.

Il longea le quartier des tanneries, ancré sur les bords de la rivière. Des ballots de peaux brutes, provenant de la région lyonnaise, étaient déchargés sur les quais. La bourgade, située au pied des contreforts du Massif central, vivait en partie de cette activité de tanadours¹. La majorité des constructions voisines étaient équipées de greniers à claire-voie afin d'augmenter les surfaces de séchage destinées aux peaux traitées.

Il s'apprêtait à rejoindre sa chambre quand l'aubergiste l'interpella :

– Votre pied semble moins douloureux ?

– Oui, ce n'était rien...

Il avala sa salive, avant de poursuivre :

– J'ai trempé mes chevilles dans la rivière comme vous me l'aviez conseillé.

– Les remèdes de grands-mères, il n'y a rien de tel !

Le tenancier allait continuer quand un client poussa la porte.

– Salut, la compagnie !

S'adressant au patron, il ajouta :

– Sers-moi donc de ton vin gris, j'ai la gorge sèche à force de travailler près des cuves.

L'homme but une gorgée, fit claquer sa langue, respirant d'aise quand une rumeur se fit entendre. D'abord lointaine, elle s'amplifia. Aux roulements sourds s'ajoutèrent bientôt des bruits de voix, des exclamations.

Dans le silence de l'auberge, le tenancier jeta le torchon sur son épaule et aligna une quinzaine de verres sur le comptoir.

– Les naveteaux² sont de retour !

1. Nom local des tanneurs.

2. Les naveteaux ou aigoliers se chargeaient du flottage du bois depuis les plateaux du Haut-Limousin jusqu'aux fours à porcelaine de Limoges.

Dans la salle de fabrication du papier, le vacarme était tel qu'Armand de Lignac, le propriétaire d'un des moulins à papier du bassin de Saint-Léonard, était obligé de crier pour se faire entendre d'Émile Bonnet, son contremaître.

– Il faudrait diminuer l'arrivée d'eau, sinon on risque d'endommager le système !

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Réduire... l'eau.

– J'y vais.

Émile longea le bief. Les eaux de la Vienne s'écoulaient dans ce canal étroit pour faire tourner la grande roue en bois qui actionnait l'ensemble de l'installation. Hélas, la fabrication était soumise aux caprices météorologiques. En période de basses eaux, le rendement était médiocre, voire nul. En revanche, en cas d'orage, la Vienne grossissait brutalement et il fallait réguler ses excès sous peine de détériorer une partie des équipements.

Le contremaître enfonça les planches en bois dans les guides pour entraver l'entrée d'eau. Les flots contrariés hésitèrent avant de s'éloigner dans un lent mouvement tournant ; seule une langue d'eau assagie glissa sur le fond sableux. Profitant d'un moment de répit, Émile longea la

berge et alla relever les cordes tendues dans un calme. Une anguille et un gros chevesne s'étaient fait prendre.

Pendant qu'il les enfournait dans un sac en toile de jute, il observa le moulin du Got, un des plus importants de la région, ancré légèrement en aval. La famille Tandeau de Marsac en était propriétaire depuis plus de deux siècles. Même si ce moulin et celui d'Armand de Lignac étaient concurrents, l'entente entre les deux familles ne s'était jamais démentie. Parmi les employés des moulins, certains étaient oncles, belles-sœurs, tous gens travaillant dans la fabrication du papier.

Émile Bonnet, la cinquantaine encore fraîche, était depuis toujours au service de la famille de Lignac. Arrivé dans la contrée en suivant les déménagements successifs de ses parents, il logeait dans une maisonnette bâtie de bois et de pierre, accolée à un chaos rocheux à la limite du domaine appartenant à son patron. Depuis la mort de Pierrette, son épouse, il y habitait seul avec Pauline, quatorze ans.

En songeant à « la petite », le visage d'Émile se ferma. Depuis le jour, huit ans plus tôt, où Armand de Lignac l'avait recueillie et la leur avait confiée, Pauline n'avait jamais parlé. Il lui arrivait de rester prostrée des heures entières, un peu comme si son esprit quittait son enveloppe corporelle pour errer dans un monde inaccessible au commun des mortels. À certains moments, des éclairs de compréhension glissaient dans ses yeux, et Émile se prenait à rêver. Hélas, l'instant d'après, elle s'était à nouveau réfugiée dans son univers. Grâce à l'amour dispensé par ses parents nourriciers, la fillette était simplement devenue moins peureuse et avait copié machinalement les gestes de Pierrette. À la mort de celle-ci, Pauline avait tout naturel-

lement continué à fabriquer des potions, comme elle l'avait vu faire, et avait pris conscience du pouvoir de ses mains, capables de soigner par simple apposition. La réputation de Pauline avait vite franchi les limites de la commune ; son mutisme était le garant de leurs secrets et tourments. Outre les Miaulétois¹, il arrivait que des Limougeauds « de passage » viennent la consulter.

Émile arriva au moulin de Lignac en même temps qu'un tombereau.

– Holà, la Blanche, tout doux ! Recule, nom de Dieu !

Muni d'un aiguillon, le charretier obligeait la vache de droite à tourner pour entrer dans la cour du moulin.

Oubliant Pauline, Émile rattrapa l'équipage et attendit qu'il recule au fond du hangar où la paille serait stockée, sinon la pluie et le soleil l'altéreraient rapidement, la feraient pourrir et lui donneraient une couleur noire qui resterait ensuite dans le papier. Passée au hache-paille, elle servirait ensuite à confectionner le papier paille qui avait remplacé le papier chiffon. Émile se souvint, avec nostalgie, de l'époque, vingt-cinq ans plus tôt, où le moulin fabriquait encore du papier avec des chiffons, du chanvre et du lin. Chaque fois, il grimpeait dans le tombereau pour contrôler le chargement, qui provenait bien souvent de la récolte des chiffonniers, ce qui n'allait pas sans certaines surprises.

Émile vérifiait le stockage quand Armand de Lignac apparut.

– Demain, j'ai rendez-vous chez maître Freisseix. Tu vérifieras le séchage du papier Lombard² ; la manufacture de porcelaine des Casseaux doit monter chercher sa commande en fin de semaine.

1. Habitants de Saint-Léonard.

2. Papier d'emballage de moindre qualité.

Sa phrase à peine finie, il s'éloigna en boitant légèrement, signe chez lui d'une forte contrariété.

Émile savait bien que son patron avait des difficultés de trésorerie, et le rendez-vous avec le notaire, à la réputation d'usurier, ne lui disait rien qui vaille. Il leva les yeux vers le ciel, où la nuit s'installait, et décida de rejoindre Pauline.

– Les naveteaux conduisent les trains de bois flotté jusqu’au port du Naveix, en amont de Limoges, pour alimenter les fours des manufactures de porcelaine, mais d’ici peu tous fonctionneront au charbon.

Le mastroquet secoua la tête de dépit avant de poursuivre :

– Sur cent vingt fours, seuls dix ou douze utilisent encore le bois !

Victor écoutait le tenancier poursuivre ses explications, de la tristesse dans la voix comme s’il évoquait une époque déjà révolue.

– Ils montent jusqu’ici, les charrettes chargées de bateaux et de leurs accessoires, lancis¹, contes². Ils mettent une dizaine de jours pour venir de Limoges. Leurs embarcations à fond plat sont légères, mais robustes. Elles ont l’avant recourbé pour franchir les écluses... Les différentes équipes sont composées de trois barques...

Victor n’entendait plus que des sons. Des images de gabarres glissaient devant ses yeux. Des parois abruptes, où l’œil noir des grottes l’observait, s’élançaient des milans fondant sur une proie. Il était jeune et poussait de toutes

1. Longues perches terminées par deux fers juxtaposés, l’un pointu comme une lance, l’autre recourbé comme un croc.

2. Perche qui sert à donner l’impulsion au bateau et à le diriger.

ses forces sur la perche en bois pour repousser les rochers. L'esquif se cabrait, puis, après avoir hésité encore, s'écartait du récif. Le patron, prêt à intervenir, n'avait rien dit, se contentant de rabaisser la visière de sa casquette d'un air satisfait.

Pendant ce temps, le mastroquet continuait.

– De chaque côté, sur les berges, des hommes suivent la descente pour éviter que des troncs restent coincés derrière des rochers, des vergnes ou freinés sur des bandes de sable. Mais tout ça ne sera bientôt que des souvenirs.

Il s'apprêtait à continuer lorsqu'un des marchands de bois les plus importants de la région poussa la porte de l'estaminet en râlant.

– Leurs chefs d'équipe ne sont pas encore arrivés. Je leur avais pourtant demandé de venir un jour en avance afin d'échelonner les départs, déjà qu'ils ne sont pas nombreux !

Après avoir liché un ballon de rouge, il poursuivit d'une voix grave :

– J'espère que Bobosse ne sera pas dans les premiers !

La conversation rebondit sur ce personnage sulfureux. Victor apprit que Bobosse devait son surnom à sa manière de faire avancer son train de bois. Il voulait que ses équipes aillent le plus vite possible pour être le premier sur le voyage suivant. Peu importe la santé de ses hommes et du matériel, et il n'était pas rare qu'un tronc s'enfile sous la grille d'un moulin et menace de détériorer la roue. Les naveteaux préféraient travailler pour d'autres chefs d'équipe, mais les places étaient devenues rares, et Bobosse payait bien.

Dehors, les ouvriers tanneurs et les naveteaux s'invectivaient joyeusement, trop heureux de se retrouver, d'évoquer les mois de basses eaux, impatients de repartir pour une nouvelle saison de labeur, une autre façon de reprendre le

cours normal de leur histoire commune. La porte s'ouvrit à la volée, et les clients s'installèrent devant leur première tournée.

– Celle-là, c'est pour enlever la poussière ! annonça un grand escogriffe.

Quand la salle fut pleine, et les clients, servis, l'aubergiste s'adressa à Victor en désignant l'assemblée :

– D'habitude, en période de pluie, tout le monde vient s'enfermer chez moi. Les vieux, surtout, restent pour discuter le soir. Certains apportent des châtaignes ; alors, on vide une bouteille. Mais quand les naveteaux sont de retour, la vie reprend une autre dimension. Ils sont rugueux, mais braves, et, si des altercations s'élèvent, c'est avant tout pour « passer le sang ».

Il se planta devant la fenêtre avant de faire face à Victor, soudain décidé.

– Tout ça pour te dire que le Jantou, un habitué des différentes descentes, est couché pour un moment, et Bobosse cherche un volontaire pour le remplacer. Le connaissant, les gars ne se bousculent pas !

Le tenancier observa longuement Victor avant de reprendre :

– Mais toi, tu es bâti d'un autre bois, pas vrai ? J'ai l'impression que cette possibilité tombe pile au bon moment.

Il ne fit pas attention aux lueurs qui glissaient dans les yeux de Victor.

Le lendemain matin, après une nuit de sommeil écourtée, Victor approcha du quai où un négociant mesurait des alignements de troncs et vérifiait que sa marque était bien visible sur les billes. Des dizaines de cordes de bois étaient ainsi empilées sur les deux rives.

– C'est toi qui cherches de l'embauche ?

Face à lui, Bobosse, petit, cubique, les bras légèrement écartés du corps, semblait prêt à en découdre. Son front bombé souligné par des yeux noirs de jais, tout chez lui respirait la brutalité.

– Ça se pourrait, fit Victor sans baisser les yeux.